Un mot de passe

Autor(en): **Blavignac, John**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Un mot de passe.

C'était le douze décembre. Quelques Genevois, colons dans l'Amérique du Nord, nouvellement affranchie par la France, s'étaient réunis pour fêter l'*Escalade*. Les piquants couplets du *Ce qu'à l'ainé* se succédaient, interrompus seulement par le choc des verres.

On frappe à la porte.

C'était un compatriote nouvellement arrivé, lequel n'avait pu résister aux accents de la chanson qui, pour l'ancien Genevois, rappelle sa terre natale comme le *Ranz des vaches* rappelle au Suisse montagnard les verts alpages, les eaux bondissantes et les pies sourcilieux.

— Vous êtes Genevois, la preuve?

— J'ai mes papiers.

— Nous n'en voulons point; si vous êtes enfant de Genève, récitez votre *Emprô*.

L'épreuve décisive s'accomplit heureusement et un convive de plus célébrait sur cette terre, alors pleine d'espérance, les triomphes passés de la petite république.

C'est de cet *emprô* que nous voulons vous entretenir. L'*emprô* est une formule dont se servent les joueurs à cache-cache, jeu qui chez nous porte le nom *d'il est*, qu'on prononce *ilait*; l'action de réciter la formule a donné naissance au verbe *emprôger*.

Cette formule a frappé l'attention des érudits genevois, qui l'ont même enregistrée dans leurs écrits en ces termes: *Ampro. Giro. Carin. Caro. Dupuis. Simon. Carcaille. Brifon. Pizon. Labordon. Tan. Té. Feuille. Meuille. Tan. Té. Clu.*

Mais là se sont arrêtés les savants glossateurs qui n'ont vu dans cette petite composition qu'une série de mots sans valeur, fruit de l'imagination d'un écolier, ou tout au plus qu'une série de noms propres ayant appartenu à des régents ou à des professeurs du collège. Seul, M. Humbert, dans son *Glossaire genevois*, s'est hasardé à traduire *Té, Clu* par: *tu es dehors, tu es sortant*.

Nous croyons qu'on peut aller beaucoup plus loin et considérer l'*emprô* comme un très curieux petit monument de la langue française parlée à Genève à la fin du treizième siècle ou au commencement du quatorzième.

Nous lirons et ponctuerons de cette manière:

Empro. gïros.

Carin. Caro. Dupuis. Simon. Carcaille. Brifon. Pizon. Labordon.

Tant est folhie molhie, tant est clu.

Et nous traduirons ainsi:

En premier lieu, plaçons-nous en cercle.

Carin. Caro. Dupuis. Simon. Carcaille. Brifon. Pizon. Labordon.

Tant est la feuille mouillée, qu'enfin elle tombe ou que tout est fini.

Nous devons maintenant justifier cette traduction en examinant successivement les trois phrases distinctes qui composent la formule; il va sans dire que tous nos lecteurs savent *emprôger* eux-mêmes et qu'ils connaissent le jeu qui fait le sujet de cet article. Ils savent que les écoliers groupés, se disposant en cercle à la parole du plus influent qui, les touchant successivement, commence par dire: *Empro. gïros*, que nous traduisons par: *En premier lieu. plaçons-nous en cercle*. Qu'on dérive *empro* du grec ou qu'on y voie une contraction de l'*in principio* des Latins, il n'en est pas moins constant que ce mot se rencontre, avec le sens de *primo, premièrement, en premier lieu*, dans une foule de pièces du moyen-âge. Bonivard se sert de la forme *ampreux*; dans la *Farce de Pathelin* on trouve *empreu*, et un acte de 1552 porte *empero*. *Gïros* est pour *gïrons*, impératif du verbe *gïrer*, tourner, dont on fit *gïrouette* au treizième siècle; ce mot n'offre aucune difficulté d'interprétation.

La seconde phrase de l'*emprô*, qui présente quelques variantes sans valeur, se compose des noms des écoliers contemporains de la rédaction de la formule et dont le chef fait l'appel; on comprend que ces noms, qui, à l'origine, se modifiaient suivant ceux des joueurs, se soient fixés au bout d'un certain temps pour offrir une série plus ou moins conventionnelle, mais facile à retenir et servant à toute fin. L'incertitude légère qui règne encore aujourd'hui sur le nombre et la prononciation de ces noms prouve que cette partie de la composition laissait toute latitude à l'origine et qu'elle n'a jamais eu de valeur traduisible. Observons, en passant, que ces huit noms propres sont essentiellement locaux, rien dans leur composition ne tend à indiquer pour l'*emprô* une origine étrangère.

Passons à la conclusion de la formule, conclusion bien séparée du reste, et qui seule est répétée par celui qui *emprôge*, tant qu'il y a encore quelqu'un au cercle; cette conclusion: *Tant est la feuille mouillée qu'enfin elle tombe*, est un proverbe aujourd'hui perdu et qui a la plus grande analogie avec: *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise*. ou, comme on disait au moyen-âge: *Tant va le pot à l'eau que le cul y demeure*. Nulle part nous n'avons rencontré de traces du proverbe de l'*emprô* qui est une figure ingénieusement empruntée à la vie des feuilles, dont la chute est toujours activée par le contact des rosées et des pluies. De la même manière que la feuille tombe pour avoir été souvent touchée par l'eau, le joueur *tombera* ou *sortira* du jeu à force d'être touché par celui qui *emprôge*. L'orthographe *folhie molhie* que nous adoptons pour les deux mots traduits par feuille mouillée, pourrait se justifier par plus d'une autorité écrite remontant jusqu'au règne de saint Louis et même au delà; bornons-nous à rappeler que nous prononçons toujours *folh*; que nos petits bergers célèbrent encore, le premier mai, la réjouissance du *folhin*, où l'un d'eux se travestit en se couvrant de rameaux garnis de feuilles nouvelles; que nous donnons le nom de *mollhion* à la salamandre et celui de *remollhions* à des pièces de vêtements composés de tissus qui craignent la lessive ordinaire et qu'on est obligé de *mouiller* et de *remouiller* dans une lessive plus faible pour pouvoir les laver sans dommage.

Tant est chu ou *tant est clou*, comme prononcent quelques personnes, paraît légèrement altéré; on disait probablement à l'origine: *que tout est chu*. Le premier mot est parti par élision et *tout* s'est changé en *tant*; le sens n'en est pas moins reconnaissable, *chu* est un temps du verbe *clore*, employé dans le sens figuré de *finir*, *terminer*, en un mot *tout est chu* n'est qu'une ancienne forme de *tout est fini*.

(Reproduction interdite.) JOHN BLAVIGNAC.

Les repas à la campagne.

(Suite et fin.)

Les farces, les plaisanteries innocentes sont de mode dans ces repas champêtres. C'est là que se fait jour la fine gausserie villageoise, sans que cela paraisse le moins du monde. Jeunes gars et jeunes jouvencelles rivalisent de coups de langue aussi bien que de coups de fourchette. Les jeunes garçons, surtout, montrent beaucoup d'acharnement à enlever aux jeunes filles leur dernière bouchée, à boire le restant de leur verre (quand il y en a) afin, disent-ils, de connaître leurs pensées.

Ce n'est pas là qu'il faut aller chercher le décorum et l'étiquette, et, cependant, jamais on ne dina mieux. Ordinairement on boit tous dans le même verre, à la ronde. Chacun se sert à volonté au plat qui, quelquefois même, selon ce qu'il contient, sert aussi d'assiette

commune. Le dessert est une chose généralement inconnue à cette table champêtre. Le campagnard n'y songe guère, et, cependant, les fruits ne lui manquent pas quand, en automne, dans ces belles journées où l'on dépouille joyeusement les vergers de leurs richesses, la table est mise auprès des montagnes de pommes et de poires appétissantes ou de noix fraîches cueillies.

Au dîner succède le goûter, à quatre heures environ pour les hommes, car les femmes n'auraient pu attendre aussi longtemps le café tant désiré qui *mijotait* depuis midi au coin du feu!

Le goûter consiste le plus souvent en café au lait convenablement nourri de pain, et dans lequel la cuiller peut se tenir droite.

Dans quelques localités, au pied du Jura, par exemple, le goûter se nomme le *marandon*. « Ai vo marindenà? » vous crie une bonne vieille voisine en vous offrant une tasse de café, car le café, dans les contrées non-vinicoles du canton, sert à remplacer le vin: on l'offre comme à Lavaux un verre de nouveau; aussi, toute la journée la cafetière est sur le feu, c'est donc une forte dépense qui se fait souvent *en cachette* du mari: « *in catzon de noutr' homo*, » comme dit la rusée villageoise qui ne vous invite pas moins avec un sourire gracieux et en vous disant: « *Volliai-vos ackséta ona tassa, lé dau tot bon*, » cela avec le ton du vigneron qui vous dit: « *hé ona fena gotta!* »

Après le goûter vient le souper, qui consiste en une nourrissante soupe aux légumes et... aux pommes de terre, cela va sans dire! Comme le goûter est peu substantiel, au souper, la faim est de la partie; aussi n'est-il pas rare de voir un travailleur faire disparaître deux ou trois grosses assiettes de soupe qui, du reste est vite digérée. Le fromage ou la viande froide termine le souper qui élève la série des repas de la journée.

Ah! j'en oublie encore un. Dans certaines maisons on fait encore un repas avant de se mettre au lit, après la veillée: c'est le *repousséon*. Il consiste en un morceau qu'on mange sur le pouce, probablement afin que l'estomac ne s'ennuie pas pendant la nuit!

Ainsi le nombre des repas varie donc selon les localités ou les maisons de six à sept. C'est assez raisonnable! Cependant le jour du dimanche, les repas *additionnels* n'ont pas lieu: il n'y a qu'un déjeuner et pas de dix heures. Les autres sont plus soignés, plus succulents. Le pot au feu ou le rôti remplace la viande de l'ordinaire. Au goûter on se permet l'usage du sucre, du miel ou des confitures et même du thé, surtout lorsqu'il y a quelques invités. Au déjeuner, le chocolat remplace quelquefois le café. Le gâteau (*la tâtra*, *lo quegnu*, suivant les patois) est presque toujours de la partie. On en fait une grande consommation dans nos campagnes; il est excellent, nous en appelons à nos citadins qui en ont tâté.

En résumé, le campagnard vaudois vit très-bien; même, je ne crains pas d'affirmer qu'il n'y a pas de pays où le paysan vive mieux que chez nous. C'est